

Éducation Autorité

Autorité des profs : les raisons d'une érosion

D'où viennent les problèmes d'autorité que nous observons aujourd'hui dans nos établissements scolaires ? Principalement de trois motifs : la diffusion de la post-vérité, les exigences égalitaristes portées par la modernité et la perte de crédit d'une institution qui ne tiendrait plus ses promesses.



© Skynesher/Getty Images

Article réservé aux abonnés

Eirick Prairat (Professeur de philosophie) Publié le 20 février 2025 ⌚ 10 minutes de lecture

ARTICLE ISSU DU DOSSIER

D'où vient le désir d'autorité ?

Découvrir

Il y a aujourd'hui un problème d'autorité dans notre école. C'est un fait indiscutable. Les constats sont nombreux et convergents. La dernière

enquête Talis (2018) nous apprend que plus d'un tiers des enseignants de collège avouent avoir des soucis de discipline. Aveu difficile, car souvent interprété sur le mode : « *C'est un mauvais prof, il ne sait pas intéresser ses élèves.* » Ces mêmes professeurs nous disent passer 17 % de leur temps à obtenir le calme dans leurs classes. Sur six heures de cours, ils ne consacrent pas moins d'une heure à faire les gendarmes. La récente publication du baromètre annuel de l'Autonome de solidarité laïque (ASL), association qui travaille à la protection juridique des personnels de l'Éducation nationale, montre que les conflits et agressions contre les enseignants ne cessent d'augmenter. Pas moins de 10 865 dossiers ouverts pour l'année scolaire 2023-2024. La situation se dégrade, l'autorité s'affaiblit, les élèves le savent aussi : dans la dernière enquête Pisa (2022), ils sont 29 % à dire ne pas pouvoir travailler pendant la plupart, voire la totalité des cours de mathématiques à cause du bruit. Dans nombre de classes, il est devenu aujourd'hui difficile d'enseigner et donc d'étudier.

Alors, crise ou érosion ? Pour répondre à cette question, il faut d'abord bien comprendre que l'autorité n'est pas le pouvoir, car elle n'est pas de l'ordre de la contrainte mais de l'influence. Elle en appelle à une forme d'obéissance radicalement distincte de celle impliquée dans la relation de pouvoir. Obtempérer aux recommandations de son médecin, ce n'est pas se soumettre aux injonctions menaçantes d'un voyou. Dans les deux cas, il s'agit d'une forme d'allégeance, mais elles ne sont pas vécues de la même manière. D'où cette étonnante formule de la philosophe Hannah Arendt : « *L'autorité implique une obéissance dans laquelle les hommes gardent leur liberté.* » Quand je reconnais une autorité à Paul Ricœur, je ne me soumet pas, je lui reconnais une expertise et j'accepte dans le même moment d'en être le bénéficiaire pour pouvoir progresser et philosopher un peu mieux.

Des guides dévalorisés

Qu'est-ce qui fonde alors l'autorité du professeur ? La réponse est simple : les connaissances, les savoir-faire, les œuvres. De sorte qu'il faut retourner la formule quelque peu triviale selon laquelle l'enseignement appelle l'autorité et dire, plus fondamentalement, que c'est parce qu'il y a des Autorités, avec un A majuscule, qu'il faut enseigner. Autorité de la culture, des sciences, des techniques... L'autorité du professeur, avec un a minuscule, est une autorité qui est là pour aider « le nouveau venu » à apprivoiser ces Autorités avec un grand A que sont les connaissances, les

savoir-faire, les œuvres. L'enseignant ouvre peu à peu la scène du monde. Doucement, il rend la culture accessible ; les techniques et les usages familiers ; le monde proche et saisissable. L'autorité est initiation ; mieux, elle est invitation à entrer dans le monde.

Ce que les détracteurs modernes de l'autorité oublient, c'est cette vérité anthropologique essentielle : on ne s'autorise jamais seul à être contemporain du monde. On a toujours besoin d'être guidé et introduit. D'où on voit que la relation d'autorité n'est jamais duelle mais toujours triangulaire, jamais simple rapport mais jeu à trois composantes. Toute relation d'autorité présuppose une valeur tierce (le savoir, les œuvres, la culture) et, en même temps, la conscience partagée que le professeur et l'élève ne se trouvent pas à la même distance de cette valeur. Dès lors que ce tiers visé et valorisé tend à s'étioler, alors l'autorité vacille et menace de s'effondrer. L'autorité se dégrade toujours en une vulgaire contrainte lorsqu'il n'y a plus de jardin à partager entre les enseignants et leurs élèves.

Malgré notre dilection pour le mot « crise », nous pensons que le terme « érosion » est préférable, parce qu'il rend mieux compte de la réalité. « Crise » (*krisis* en grec) renvoie à l'idée d'urgence, de moment critique ; « érosion » évoque plutôt l'idée de dégradation. Il introduit une temporalité plus lente, et donc plus adéquate au rythme des temps sociaux qui est toujours moins chaud, moins vif que le rythme du politique. Le mot « crise » suscite toujours de fortes crispations, nous connaissons les lamentations des déclinistes de tous poils : crise de la famille, des valeurs, de l'école, de la jeunesse... C'est un mot idéologiquement contaminé. Nous risquons dans la suite de notre propos trois explications pour rendre compte de cette érosion, qui nous renvoient aux trois dimensions de l'autorité professorale (intellectuelle, morale et statutaire).

Haro sur la vérité

La première difficulté des enseignants tient au rapport que notre époque entretient à la connaissance. Si le mot « post-vérité » est relativement récent, le phénomène qu'il décrit est au travail dans nos sociétés depuis quelque temps déjà. La post-vérité est une défiance à l'égard des faits, même de ceux qui sont les mieux assurés. On peut par exemple nier que Pétain a été complice de la déportation juive. Ou encore, clamer haut et fort que les chambres à gaz n'ont jamais existé.

Les vérités de fait, qui sont des vérités attestées, sont tout simplement rabaisées au rang de vulgaires opinions auxquelles nous serions « libres » de souscrire selon nos humeurs ou notre idéologie. Même les théories scientifiques les mieux établies peuvent aujourd'hui être contestées, voire tout simplement réfutées. Pensons au darwinisme, au Big Bang ou encore au dérèglement climatique.

L'école est bien évidemment en première ligne, car elle a deux grandes missions. Elle travaille tout d'abord à transmettre des connaissances, des savoirs, ce qu'on appelle parfois un patrimoine intellectuel. Elle œuvre aussi à former l' *Homo politicus* , le citoyen. Ces deux missions sont intimement liées, car ce n'est que sur le fond d'une culture commune que les controverses politiques sont possibles et utiles. La post-vérité menace l'école en son cœur. Si la science devient une opinion parmi d'autres, alors le professeur devient un influenceur parmi d'autres. Quand le savoir perd sa saveur, quand la vérité perd sa valeur, l'autorité du professeur s'affaïsse.

Pour relever ce défi, il faut déjà garantir les programmes scolaires. Il ne s'agit pas seulement de les rendre publics, mais de montrer comment ils sont élaborés. Telle est la première urgence en contexte de post-vérité. Il faut aussi revisiter l'art d'enseigner. On ne peut plus transmettre la biologie ou la physique sans montrer comment ces disciplines s'élaborent. Une science a une épistémologie et une méthodologie, elle administre des preuves. Il faut enfin former les élèves à l'esprit critique. Peut-être faut-il déjà rappeler que celui-ci n'a rien à voir avec le scepticisme permanent, avec ce que Pierre-André Taguieff nomme le « soupçonnisme », attitude qui refuse par principe de croire à ce qu'on nous dit. L'esprit critique n'en appelle pas à la suspicion mais au discernement et au tri.

La deuxième difficulté tient au statut de l'enfant. L'école et la famille sont par définition, par excellence, des espaces prépolitiques, c'est-à-dire, comme les entendait Hannah Arendt, des lieux marqués par des relations dissymétriques en raison de leur vocation éducative. L'avancée des valeurs de liberté et d'égalité dans nos sociétés a engendré, à compter des années 1960, un affaiblissement des rapports d'autorité. Affaiblissement qui s'est fait ressentir au sein de l'école. Certains ont alors pensé qu'il fallait la sanctuariser, la rendre imperméable à son dehors pour pouvoir garantir le modèle autoritaire qui y prévalait.

D'autres, à l'inverse, ont pensé qu'on pouvait en finir avec cette « vieille idée » d'autorité.

« L'autorité se dégrade en vulgaire contrainte lorsqu'il n'y a plus de jardin à partager entre les enseignants et leurs élèves. »

La perte de confiance

Il a fallu, disons-le, un peu de temps pour comprendre que nous devons accueillir les valeurs de la modernité tout en continuant à garantir la nécessaire dissymétrie statutaire et fonctionnelle qui préside à toute tâche éducative. Mais comment accorder des droits aux élèves, reconnaître leur parole ? Comment plus largement leur ouvrir des espaces d'initiative et d'expérimentation tout en préservant cette dissymétrie ? Tel a été le défi de ces dernières décennies. La modernité a été une invitation, non pas à abandonner l'autorité comme certains l'ont cru, mais à la repenser, à la concevoir débarrassée de tout autoritarisme et qui reconnaisse des droits et des libertés à celui qui est en position basse dans la relation.

Une dernière explication affirme que l'affaiblissement de l'autorité des professeurs est une conséquence. Elle découle de la perte de crédit que connaît aujourd'hui l'institution scolaire comme instance d'émancipation et de promotion. Cette explication consiste plus précisément à dire qu'il n'y a pas si longtemps, l'obtention du baccalauréat ouvrait la porte des études supérieures et permettait, presque à coup sûr, l'accès à un emploi moyen ou supérieur. La promesse d'emploi que faisait l'école d'hier – promesse par procuration, car c'est le marché du travail qui crée les emplois –, l'école d'aujourd'hui a plus de mal à la tenir. Il y a un affaiblissement de la valeur instrumentale de l'école. Un décalage pour certains élèves entre ce qui est exigé et demandé, et ce qu'il est raisonnable d'espérer en matière d'insertion socioprofessionnelle.

Le professeur chahuté, contesté, y est au titre de représentant d'une institution qui déçoit, qui ne tient pas ses promesses, dont on n'attend plus grand-chose. Et cette défiance a pris un tour particulièrement aigu dans les milieux populaires qui, en un siècle, ont inversé leur rapport à

l'école. À la charnière du 19^e et du 20^e siècle, au moment du grand essor de l'école républicaine, les classes sociales les plus paupérisées, les plus modestes sont dans un rapport d'espérance vis-à-vis de l'institution scolaire. Elles en attendent, pour leurs enfants, un accès à la culture et, surtout, une inscription dans des positions sociales plus valorisées que les leurs. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, il y a une sorte de désenchantement, de désillusion à l'endroit de l'école. L'érosion de l'autorité professorale peut être lue à la lumière de la perte de crédit que connaît l'institution scolaire. Promouvoir une école plus juste et plus efficace permettrait assurément de réaffirmer l'autorité des professeurs, car, dans une école où les élèves réussissent, les professeurs font toujours autorité.

Risquons quelques propositions. Il faut tout d'abord organiser le collège comme une véritable école intermédiaire, réduire autant que faire se peut la césure premier/second degré. Il faut aussi en finir avec les formes classantes d'évaluation dans le cadre de l'école obligatoire. L'enjeu n'est pas de classer, mais d'assurer l'acquisition du socle commun de connaissances et de compétences par toutes et par tous. Le temps des classements viendra en son temps. Il faut aussi poursuivre le processus de dédoublement des classes sur l'ensemble du cursus primaire dans les réseaux d'éducation prioritaire. Enfin, proposer aux professeurs une formation continue digne de ce nom, qui devrait notamment porter sur les modalités pédagogiques les plus efficaces pour mobiliser et faire apprendre les publics les plus divers.

Eirick Prairat

Eirick Prairat est professeur de philosophie de l'éducation à l'université de Lorraine et membre de l'Institut universitaire de France. Il est également chercheur associé à l'université du Québec à Montréal. Il a récemment publié *Éduquer avec tact* (2^e éd., ESF, 2022,) et *L'école des Lumières brille toujours* (ESF, 2022).